Document generated on 05/31/2025 11:23 p.m.

Voix et images du pays

voix et images du pays

Avant-présentation

André Brochu

Volume 6, Number 1, 1973

URI: https://id.erudit.org/iderudit/600252ar
DOI: https://doi.org/10.7202/600252ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (print)
1918-5499 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Brochu, A. (1973). Avant-présentation. *Voix et images du pays*, *6*(1), 7–8. https://doi.org/10.7202/600252ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

AVANT-PRÉSENTATION

Voix et Images du Pays reprend ses activités en apportant, à une même conception de base, un certain nombre de modifications importantes. Il s'agit toujours de promouvoir et d'approfondir l'idée d'une appartenance culturelle à ce pays, encore incertain, qu'est le Québec. Mais le temps du nationalisme lyrique est passé. Notre tâche, maintenant comme toujours, c'est de construire notre identité culturelle qui est une facette de notre identité politique.

On peut constater actuellement l'émergence d'une problématique culturelle (et extra-culturelle) beaucoup plus vaste et plus riche que celle des générations précédentes (par exemple, la génération de *Parti pris).* Cette problématique s'alimente à deux sources, chose assez fatale dans la situation qui est la nôtre. Il s'agit, on le devine, des problématiques culturelles française et américaine : deux grands mouvements de contestation de la culture établie (dont on perçoit mieux, aujourd'hui, les allégeances avec la classe dirigeante) ; mais deux mouvements qui se développent en des directions opposées, et dont les tendances divergentes se retrouvent, côte à côte, dans notre problématique locale.

Nous interroger sur notre identité culturelle, c'est nous interroger d'abord sur les cultures dont nous vivons.

La lecture de Marcuse permet d'entrevoir que, aux États-Unis, le seul recours possible contre une société qui récupère et intègre toutes les forces d'opposition est un recours à la tradition, c'est-à-dire à la pensée bidimensionnelle (par exemple, à l'interrogation philosophique, qui fait appel aux universaux que discrédite la pensée unidimensionnelle moderne). C'est que, pour utiliser quelques concepts marxistes fondamentaux, les contradictions entre les forces productives modernes (dont l'ordinateur est sans aucun doute l'hypercentre) et les rapports de production, générateurs des rapports sociaux, ne sont pas suffisantes pour entraîner la formation de deux grandes classes antagonistes, analogues à ce qu'étaient la bourgeoisie et le prolétariat européens au lendemain de la révolution industrielle. Le pouvoir, d'une certaine façon, parle le même langage que les ordinateurs. Dans un tel contexte — dont il faudrait approfondir l'analyse — les contradictions de la société américaine sont intériorisées par chaque individu. Et les forces vives de la tradition, face à une modernité aliénante, gardent tout leur pouvoir de subversion. C'est ainsi, par exemple, que Noam Chomsky a renouvelé la linguistique en ressuscitant la problématique cartésienne (ce dont on lui tient rigueur à Vincennes).

C'est ainsi que Northrop Frye, Canadien sans frontière, a renouvelé la critique littéraire en renouant avec la tradition aristotélicienne. C'est ainsi que McLuhan, qui s'est fait, en bon Torontois, le porte-parole de la modernité américaine, a ressuscité le mythe antique du village global (et on trouve l'essentiel de sa théorie dans un chapitre de *Notre-Dame de Paris* intitulé « Ceci tuera cela »).

En France, au contraire, la contestation est dirigée contre tout ce qui est tradition, et la subversion parle justement le langage de la pensée unidimensionnelle. Le monisme structuraliste (chaque structuraliste se prétendant d'ailleurs le seul authentique champion du monisme) garde tout son pouvoir de subversion (mais non de révolution : on l'a vu en mai 68) dans une société dont les rapports de production, d'une façon beaucoup plus nette qu'aux États-Unis, entrent en contradiction avec les forces productives modernes. De là une exigence de renouvellement culturel, qui frise parfois l'hystérie. Sartre, Lefebvre et Cie sont mis au rang de spécimens antédiluviens. Comment, mais comment peut-on être démodé à ce point ? Foucault, qu'on a dressé contre Sartre, est déjà éclipsé par Derrida. Que dis-je, déjà ? Il y a bien trois ans, au moins, que la chose est faite ! Et Foucault aura beau parler de « marque » plutôt que de « signe », sa rhétorique monosyllabique ne tiendra pas le coup devant celle de Derrida, polysyllabique et conquérante, qui va de « différance » en « dissémination ». Entre Foucault et Derrida, il y a le même passage du mono- au polysyllabisme qu'entre « de Gaulle » et « Pompidou »...

Au Québec, les deux styles de contestation culturelle, l'américain et le français, se côtoient. Il y a, d'un côté, *la Barre du jour* et, de l'autre, *Mainmise*. Il y a d'un côté le « livre » savant, où l'on médite sur la matérialité de l'écriture, et de l'autre le roman sauvage, où l'on matérialise l'écriture. Nicole Brossard et Victor-Lévy Beaulieu rééditent à leur façon le couple Gabrielle Roy-Yves Thériault, c'est-à-dire le couple France-Amérique. Seulement, notre France écrit sans doute moins « bien » qu'hier, et notre Amérique écrit « mieux » : on arrive à se lire. Et un monde fou de romans voit « le jour », dans un climat de saine textubérance. Reste à espérer que celle-ci réussisse à nous définir dans toutes nos dimensions — qu'elle ne soit pas qu'une soupape rendant possible la perpétuation de l'incertitude du pays.

André Brochu
Université de Montréal